



HAL
open science

Vers un nouvel art de vivre ensemble. Habiter les rythmes du (dé) confinement

Luc Gwiazdzinski

► **To cite this version:**

Luc Gwiazdzinski. Vers un nouvel art de vivre ensemble. Habiter les rythmes du (dé) confinement. Sylvain Allemand. Ego géographies par temps de (dé)confinement, Serendip Editions, pp.103-119, 2021, 978-2-9570-2702-6. halshs-04121204

HAL Id: halshs-04121204

<https://shs.hal.science/halshs-04121204>

Submitted on 7 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vers un nouvel art de vivre ensemble Habiter les rythmes du (dé) confinement

Egogéographies par temps de (dé) confinement,
Sylvain Allemand, Serendip Editions, pp.103-119

Luc Gwiazdzinski

Le pessimisme est d'humeur ; l'optimisme est de volonté
Alain

Le projet est ambitieux qui cherche à « croiser les diverses formes d'expériences de (dé)confinement, pour en dégager des enseignements utiles au commun des mortels ». La réflexion peut sans doute aider à « habiter le monde » au sens du géographe Eric Dardel¹ où l'habiter est « un mode de connaissance du monde et un type de relations affectives loin d'une approche abstraite ou technocratique de l'espace ». C'est le sens de ce partage ici à travers mon expérience personnelle du (dé)confinement, la mise à l'épreuve de quelques approches géographiques et une première contribution à un « art du (dé)confinement ». Après des années passées à construire ou à tester des protocoles et situations de recherche et d'apprentissage *in situ* et *in vivo*, le réel, « ce que l'on n'attendait pas »², a fini par m'en imposer une hors normes. Une expérience commune à des milliards d'humains, un « fait social - presque - total »³, dont l'analyse reste à faire : le (dé)confinement.

Drôle d'expérience d'une nuit en plein jour

Après avoir fui l'égotique exercice du « carnet de confinement », me voici invité à faire part de mon « expérience personnelle des dé-confinements », entraîné à « reconnaître la richesse des expériences possibles, en mettant en lumière les aptitudes et les compétences qu'elles requièrent ou permettent de développer ». C'est le pari d'une réflexive et stimulante plongée. Le (dé)confinement a effectivement été une « expérience » au sens « d'acquérir, volontairement ou non, ou de développer la connaissance des êtres et des choses par leur pratique et par une confrontation plus ou moins longue de soi avec le monde »⁴. Comme bien d'autres, je sors transformé par cette expérience non volontaire avec un vécu et quelques éléments à partager avec mes semblables.

Bousculade. C'est en habitant et en géographe que j'ai fait l'expérience du (dé)confinement. Un géographe un peu désorienté, bien conscient de ne pas être le Petit Prince de Saint-Exupéry qui écrit « des choses éternelles ». Les temps changent et il nous faut changer de regard pour tenter d'observer et de comprendre des mondes en mutation rapide. La crise du Coronavirus et le confinement imposé n'ont fait qu'accélérer ce processus, bousculant nos relations à l'espace mais aussi au temps, à la mobilité, transformant nos rapports au monde⁵, nos modes d'enseignement et de recherche, ré-interrogeant certains concepts et objets habituels. Ce sont autant d'adaptations vécues, de bricolages, d'aptitudes, de ruses, développées à documenter pour un monde qui vient.

¹ Dardel E., 1990, *L'homme et la terre*, Paris, CTHS, 201 p.

² Maldiney, H. 2003, *Art et existence*, Paris, Klincksieck.

³ Mauss M., 2021, *Essai sur le don*, Paris, Payot

⁴ www.cnrtl.fr

⁵ Gwiazdzinski L., 2020, Petite lecture rythmique du confinement, In *Le virus de la recherche*, Grenoble PUG,

Réagencement spatio-temporel infra-ordinaire. Lors du premier confinement, la « confrontation avec le monde » a été limitée au « budget espace-temps »⁶ quotidien dessiné par les autorités et aux immobiles échanges à distance permis par le numérique. J'ai confiné en appartement, avec l'impression de vivre l'expérience du héros d'« *Un homme qui dort* »⁷ de Georges Perec. A son image, je suis assez vite tombé dans une étrange « neutralité », comme décroché par rapport au réel. Ce que je perdais en intensité, je le gagnais en indifférence, ou plutôt en mise à distance, comme extrait de force du tumulte des hommes et de la ville. Une sorte de déréalisation. En quelques heures, j'ai également changé d'échelle de vie, passant de celle très large des villes et des grands territoires à celle plus resserrée et plus intime du domicile, celle d'une micro-géographie domestique, m'attachant à une fissure dans un mur, me passionnant pour le parcours d'une fourmi sur un bord de fenêtre, la durée de vie d'une pile d'assiettes dans l'évier ou le temps de cuisson du pain. Un rétrécissement dans l'espace mais sans l'urgence. Une forme d'enfermement dans un « infra-ordinaire »⁸, soudain attentif à ce qui revient chaque jour, au banal, au quotidien, à l'habituel si difficile à décrire et qui intéresse généralement si peu. J'aurais sans doute fini par surveiller le passage du facteur. Une expérience hors du regard de l'autre. Un moindre soin apporté aux apparences et la banalisation d'une esthétique dégradée, limitée, formatée, celle des visages déformés des visio-conférences quotidiennes entre travail et loisirs. Et l'intrusion chez l'autre, dans son intimité. Je n'ai pas cherché à « tuer le temps ». Comme retiré du monde, je l'ai souvent laissé me perdre dans de longs tunnels. Une sorte de renoncement temporaire à l'agitation du monde, sans crainte d'en perdre la moindre miette, conscient de sa congélation. Comme bloqué dans l'espace, j'ai retrouvé le temps, un autre temps. Une proximité sans urgence dans une ambiance anxiogène avec l'impuissance du quidam, pas encore le fatalisme, mais déjà comme une anesthésiante saturation proche du dégoût.

Enfermement. J'aurais sans doute pu échapper à ce confinement en ville. J'ai été sidéré par ce surgissement alors que j'étais prévenu. Mais comme le lapin hypnotisé par les phares de la voiture, piégé, j'ai réagi trop tard. J'ai vraiment pris conscience de la situation le soir où –avec un collègue – j'ai du faire demi-tour sur un rond-point de l'aéroport de Milan. Notre avion pour la Roumanie ne décollait plus et les autres membres du séminaire étaient bloqués là-bas dans leur hôtel, en quarantaine. Demain, on annoncerait le confinement. J'aurais du m'en douter en échangeant avec les collègues de Shanghai mais la Chine, c'était loin, ailleurs. Un ami géographe m'avait bien prévenu avec fortes projections à l'appui. Lui avait loué une maison à la campagne. Il y séjournerait avec sa famille le temps qu'il faudrait. Les amis de Bergame, qui regardaient « passer les corbillards », avaient supplié de faire attention. Mais j'avais tous mes livres entassés là, prêt pour affronter des mois de crise, des stocks de certitudes comme d'autres avaient entassé la nourriture. Dans cette période qui rappelait un peu la « drôle de guerre », j'avais sans doute reconstruit ma propre ligne Maginot. Le virus ne passerait pas. Ma croyance dans la science, le politique et l'hôpital public n'avaient pas encore été suffisamment mis à l'épreuve. De manière plus prosaïque, répondant sans doute à la loi du moindre effort, je n'ai simplement pas eu le courage et l'énergie de tout déménager pour me projeter ailleurs, prenant docilement ma place dans les files du grand exode.

Embarquement pour un voyage immobile. Me voilà embarqué pour un voyage sans date d'arrivée ni destination connue. Je me souviens de l'annonce du président Macron et de sa rhétorique guerrière mais aussi d'un consultant télévisuel docile détaillant les mesures,

⁶ Hägerstrand T., 1975, « Space, time and human conditions », in Karlqvist A., *Dynamic Allocation of Urban Space*, Farnborough: Saxon House.

⁷ Perec G., 1967, *Un homme qui dort*, Paris, Denoël.

⁸ Perec G., 1989, *L'infra-ordinaire*, Paris, Seuil

précisant le nouveau vocabulaire - « distanciation sociale », « gestes barrière » - et brandissant d'incroyables « attestations de déplacement ». D'autres nous expliqueraient bientôt comment organiser nos journées sans nous perdre. Dont acte ! Le dispositif - au sens de Foucault, c'est-à-dire « un ensemble hétérogène constitué de discours, d'institutions, d'aménagements architecturaux, de règles et de lois, etc. »⁹ - était en place. J'avais le cadre et les mots. Il me fallait accepter ce voyage immobile et cette « drôle de guerre » face à un ennemi que je ne verrais jamais. Je préférerais la métaphore du voyage à celle des conflits et de la peur. Embarquement !

Ce n'était pas mon premier confinement. J'en avais vécu un, volontaire et solitaire il y a quelques années dans une bergerie de montagne, quelque part en Haute-Provence. C'était une époque où je voyageais beaucoup, trop sans doute. Besoin de couper, de m'arrêter. J'avais tenu trois semaines sans bouger, ni voir personne, avec seulement quelques victuailles, d'autres piles de bouquins à effondrer et la visite de quelques animaux. L'idée m'avait longtemps fasciné : être seul, isolé, du temps devant soi, laissant le monde et les pensées venir à soi plutôt que de s'agiter, tel un post-moderne Henry David Thoreau installé dans sa cabane ou un autre Pierre Sansot¹⁰ éprouvant enfin la lenteur. C'était le sens profond de mon inscription dans une vallée où les habitants des fermes, des hameaux et des villages partagent leur territoire avec des ermites orthodoxes, les membres d'une communauté monastique, quelques alternatifs en yourtes, « *roots* » et autres visiteurs de passage, humains ou animaux. Ces territoires avaient connu les pestes. On y avait construit des murs - encore visibles par endroit - pour empêcher les malades de rentrer dans les villes. Avant de m'isoler, je me souviens de l'expérience partagée par un ami du coin. Jeune berger inexpérimenté, il était resté plusieurs mois en estive en montagne sans parler à personne, même pas à ses bêtes. Une fois redescendu au village, on l'avait pris pour un benêt tant il avait eu du mal à s'exprimer. Pour ma part, après seulement trois semaines d'isolement, j'étais ressorti de mon refuge provençal avec deux enseignements : j'étais capable de vivre seul et presque immobile mais contrairement à mes rêves, je n'avais pas grand plaisir à poursuivre plus loin l'expérience. J'ai définitivement besoin de mes prochains et d'interactions sociales¹¹. C'est dans l'aller et retour régulier, dans la pulsation régulière entre l'isolement et la collectivité, l'intime et l'extime, l'ouverture et la fermeture que se trouvait sans doute mon équilibre. Pas dans l'excès. J'ai fini l'expérience devant un verre de rosé à la terrasse du Café de France.

Décalage. Changement de contexte avec la Covid-19. Cette fois l'aventure fut collective et imposée. Nous avons donc embarqué sur place en appartement pour un long voyage immobile. La rupture avec l'extérieur fut brutale. Je sortais de longs mois d'immersion sur les ronds-points avec les gilets jaunes de l'Isère¹². Les assemblées animées, les manifestations, les grillades, les accolades fraternelles, l'air frais, le bruit des voitures et les saucisses grillées dans l'invention quotidienne d'un « lieu infini »¹³, un « je-nous », une sorte de « communauté de devenir »¹⁴ où le contact, l'affect, les émotions jouent un grand rôle. Tout cela avait eu lieu. Mais tout cela était devenu impossible en l'état, *in vivo* et *in situ*. En cela, le confinement fut une rupture.

J'ai donc entamé le marathon des cours à distance et le suivi de l'information sur des chaînes de télévision en continu, m'abrutissant des analyses en boucle de consultants auto-proclamés. Sur ces écrans et du haut de mon balcon de télétravailleur privilégié, j'ai vu l'importance de ceux qu'on appelait désormais les « premiers de corvées », après les avoir tant méprisés des

⁹ Gwiazdzinski L., 1975, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.

¹⁰ Sansot P., *Du bon usage de la lenteur*, Paris, Rivages

¹¹ Goffman E., 1974, *Les Rites d'interaction*, Paris, Les Editions de Minuit

¹² Gwiazdzinski L., Floris B., 2019, *Sur la vague jaune. L'utopie d'un rond-point*, Elya

¹³ Gwiazdzinski L., *Localiser les in-finis*, 2018, in *Encore heureux (dir.), Lieux infinis. Construire des bâtiments ou des lieux*, Paris, B42, pp.39-53

¹⁴ Heurgon E., Landrieu J., 2003, *Des nous et des je qui inventent la cité*, La Tour d'Aigues, L'Aube

mois durant dans les mêmes rues et sur les ronds-points. Près des boîtes à lettres, j'ai trouvé des messages touchants à destination des personnels de nettoyage et du facteur : « *merci à vous qui assurez la propreté de notre immeuble et la sortie des poubelles et à vous qui assurez l'acheminement du courrier en ces temps difficiles* ». Ils n'ont malheureusement pas résisté à l'après.

Monotonie. Une fois enfermé et ayant fait le deuil de ma liberté, j'ai parfois eu du mal à sortir pour la promenade quotidienne, comme scotché sur place. J'ai bientôt fait corps avec le canapé qui accueillait mon corps avachi et la chaise d'un bureau improvisé, terminant les journées étonnamment épuisé par les interventions à distance. Je me souviens du sinistre décompte des morts et du rituel des applaudissements au balcon chaque soir, rythmant ces journées de confinement. Côté professionnel, il y eut quelques poussées d'engagement comme cet « *Appel à constitution d'un collectif en sciences sociales* »¹⁵ rédigé d'un seul jet et dont l'objectif était de « *suivre, documenter et anticiper collectivement et de manière interdisciplinaire les conséquences de la pandémie sur nos modes de vie, nos organisations et nos territoires* ». Compte-tenu de la dimension territoriale du phénomène, je ne comprenais pas que nos disciplines et les SHS ne soient pas associées à la mobilisation scientifique. Je n'étais visiblement pas le seul. Le succès fut tel, avec des centaines de propositions reçues, que le projet m'échappa pour rejoindre les Ministères. Enfin, c'est ce que j'ai bien voulu croire. Sur la nuit, nous avons poursuivi le travail avec la Plateforme de la vie nocturne et organisé des webinaires dans différentes villes sur les impacts de la crise et les adaptations imaginables des acteurs de la nuit. Pour les recherches en cours sur les pratiques étudiantes, il fallut se résoudre à des questionnaires en ligne bien peu satisfaisants. Il y eut encore quelques échanges sur le « monde d'après »¹⁶ où j'interrogeais la proximité et m'inquiétais pour la ville « *lieu de maximisation des interactions* »¹⁷, pour la nuit¹⁸ très touchée par les mesures sanitaires et pour la rencontre, dans une société où l'autre est désormais devenu un danger. Je m'inquiète encore dans les mêmes termes. Pour le reste et même si j'ai développé les échanges numériques, j'ai l'impression d'avoir largement vécu sur le stock des sociabilités d'avant, basés sur des logiques d'avant et re-mobilisables pour l'après.

Archipel nocturne en plein jour. Le confinement est comme une nuit - au sens de l'arrêt des activités et du repli sur la sphère privée- en plein jour, un dimanche de semaine. Dehors, dans les rues désertées, la plupart des commerces sont fermés et les rares passants se croisent à bonne distance. Un étrange silence s'est imposé et vues du ciel, nos métropoles jadis intenses et agitées, ressemblent désormais à de simples coquilles vides comme privées de vie. Nouvel insulaire, habitant de cette géographie d'archipel, assigné à résidence, chacun tente de s'organiser chez lui, en dialogue avec l'extérieur. Les rassemblements sont interdits, les grands événements sont annulés ou décalés, l'offre urbaine est réduite à l'essentiel, les espaces publics ont migré sur les réseaux, la place publique est devenue virtuelle et les lois de la distanciation sont bousculées. Semblable à la nuit, la ville semble réduite à un archipel d'îlots entre lesquels circulent quelques livreurs. J'ai vécu pendant des semaines cette condition d'exilé nocturne et goûté la libération, le retour des « jours heureux » promis par le chef de l'Etat.

Triste déconfinement. Un soir je suis sorti sur le balcon, mais plus personne n'applaudissait. Le président avait parlé. C'était vraiment fini. A nous le (dé)confinement. Nous sommes sortis

¹⁵ <https://www.msh-alpes.fr/actualites/appel-etude-limpact-societal-covid19>

¹⁶ https://www.lemonde.fr/smart-cities/article/2020/05/04/coronavirus-cette-crise-nous-invite-a-penser-la-ville-des-proximites_6038581_4811534.html

¹⁷ Claval P., 1982, *La logique des villes. Essai d'urbanologie*, Paris, LITEC.

¹⁸ https://www.liberation.fr/france/2020/05/14/c-est-aussi-au-travers-de-ses-nuits-qu-une-societe-se-recompose_1788372/

en ville avec un ami. Je m'attendais à une explosion de joie, à des attroupements, mais rien, personne ou presque. J'avais anticipé ou plutôt souhaité une rentrée joyeuse et collective dans « l'après ». Mais non. Peut-être la société vivait-elle une forme de « syndrome de Stockholm » généralisé ? Peut-être regrettait-elle déjà la reprise et s'inquiétait de l'accélération à revenir ? Pour ma part, j'avais gardé l'usage de la parole, mais c'est comme si je devais réapprendre à marcher, à échanger en face-à-face. J'ai eu l'impression d'une longue période de convalescence. J'avais exécuté le confinement. J'ai goûté sans excès le « déconfinement » anticipant les conséquences d'un drôle d'été en pente douce et les restrictions à venir. Ensuite viendrait le re-confinement et l'impensable couvre-feu.

Aptitudes et compétences à questionner. J'ai été surpris par ma docilité, étonné par ma capacité à respecter les règles du confinement et celle de mes concitoyens. J'ai vécu dans une France confinée et sous couvre-feu et je l'ai accepté au nom de la solidarité et d'un « intérêt général » supérieur. Je l'ai fait par respect des anciens et du personnel sous pression. Au quotidien, je crois avoir appris à séquencer ma journée, à ritualiser des petits moments jusqu'alors trop souvent bâclés comme les repas. Réfléchir aux aptitudes et compétences nécessaires pour « *passer de l'état de confiné à celui de déconfiné* » oblige à imaginer une certaine « plasticité » et à s'interroger sur le « jusqu'où ne pas ».

Changement de regard

L'urgence et l'ampleur de la crise, ont imposé la mise en place d'un autre cadre, d'autres règles, d'autres rythmes¹⁹, d'autres dispositifs et valeurs entre local et global. Après avoir exposé mon expérience personnelle du (dé) confinement, me voilà invité à « *passer cette double notion au crible des catégories ou approches géographiques* » qui sont les miennes. En tant que chercheur, les notions, concepts et processus explorés pendant des années ont effectivement été mis à l'épreuve de la crise (temps, frontières, chronotopes, rythmes, mobilité, nuit, espace public, l'hybridation ...) tout comme la posture et les outils.

Géographe diminué. Une partie de la méthodologie de recherche développée, faite d'immersions, de rencontres, de traversées, d'enquêtes in situ, est devenue impossible. Le corps, lieu de l'expérience première et immédiate de l'espace et par lequel nous appréhendons le réel ne peut plus être mis à l'épreuve du terrain. Mes enseignements ont eu lieu à distance et j'ai passé des heures à parler à un écran en plaignant celles et ceux qui se trouvaient de l'autre côté. Même chose pour le « devoir de cité » et les engagements. L'extérieur était interdit, tout comme les regroupements. La posture de « géographe de plein vent » et la « géographie situationnelle » interdits, le confinement a donc fait de moi un « géographe diminué », réduit dans ses recherches à des questionnaires en ligne lancés sur la toile, limité comme pédagogue à des cours à distance et contraint comme citoyen à des échanges sur en visioconférence avec les militants des ronds-points et d'ailleurs.

Nouveaux rapports à l'espace et au temps. Les mesures de « distanciation » à respecter et les « gestes barrières » ont relancé les réflexions sur la « proxémie »²⁰, la mesure des distances interpersonnelles acceptables selon les pays, les classes sociales et les environnements. L'espace est naturellement présent mais le (dé)confinement est aussi une question de temps, ou plutôt d'espace-temps, de chronotopies et de rythmes. Au-delà de la « géographicités », le confinement a été une expérience spatio-temporelle qui a permis une sensibilisation à ces

¹⁹ Gwiazdzinski L., 2020, « Petite lecture rythmique de l'archipel du confinement », in Faure A., (Dir.), *Le virus de la recherche*, Grenoble, PUG, pp.5-9

²⁰ Hall E.T., 1971, *La dimension cachée*, Paris, Seuil

approches et une mise à l'agenda dans la recherche et les politiques publiques avec un regain d'intérêt pour les politiques temporelles, l'urbanisme temporaire, transitoire ou tactique. Pendant le confinement, le temps s'est tout à coup allongé. L'expérience a été l'occasion d'une introspection, d'un retour en arrière, voir d'un bilan parfois déstabilisateur.

Approche rythmique. Temps d'arrêt, pause ou simple parenthèse, la crise est un événement dont on se souviendra : il y aura « un avant et un après ». Trois milliards de personnes ont dû changer de rythme et de mode de vie, apprendre à habiter le monde autrement. Les confinés ont connu l'expérience d'un temps suspendu, une discontinuité contrastant avec les rythmes d'avant. Le vide et le silence des rues ont mis en valeur l'importance des interactions sociales et d'hier. Le confinement a semblé s'inscrire dans une approche rythmique. La stratégie a consisté à tenter d'« écrêter le pic », pour limiter la « vitesse » de propagation du virus et permettre au système hospitalier d'encaisser le choc. Il s'agissait de gérer le décalage entre la demande et l'offre insuffisante de matériel, les rythmes d'utilisation et d'approvisionnement. Les **rythmes** furent ceux que nous avons tenté d'installer comme des maisons dans le temps, de rassurants rituels à l'image des applaudissements aux balcons, des « apéros-zoom » à distance ou des bons repas.

Bouleversement des échelles. Habités à organiser nos activités avec un début et une fin, tout le monde s'est retrouvé insécurisé face à l'horizon - fuyant - du (dé) confinement auquel on a fini par donner un terme, pour à nouveau le ré-installer. Le monde globalisé vit désormais au rythme d'un infiniment petit et de ses mutations. Les vagues successives semblent déposer les victimes sur l'éstran. En France et pour la première fois sans doute, les plus hautes autorités nationales ont admis naviguer à vue, adaptant les discours et les tactiques au gré des informations et de la connaissance. On a pris conscience qu'elles gouvernaient dans l'incertitude, mieux qu'elles « improvisaient », davantage tacticiennes que stratèges. Face à l'ampleur de la crise, on perçoit à la fois un besoin de limitation des déplacements et une attente en termes de réflexion sur le temps long. On observe une demande de ré-assurance autour d'une proximité et d'un niveau local idéalisés qui fait le succès de la « ville du quart d'heure ». Dans le même temps, on cherche à dépasser l'urgence du présent à travers une demande de retour à la « prospective » et à la « planification » et au temps long. L'échelle de réflexion spatiale s'élargit à son tour. Alors que la ville fait désormais peur on assiste en contrepoint à un retour en grâce de la « campagne » et des villes moyennes obligeant à repenser les offres, services et solidarités à d'autres échelles. La formulation « (dé) confinement » construite ici pour réfléchir ensemble, dit bien ce besoin d'air, de respirer, d'aller et retour, ce besoin de « rythme » au sens premier de « manière de fluer »²¹, cette nécessité de réfléchir en termes de flux, de penser le multiple, l'instable et ce besoin d'habiter le temps, l'entre-deux, le rythme. Au-delà de cette prise en compte du temps et du temporaire, la pandémie a bouleversé d'autres approches, notions et concepts usités dans notre discipline.

Mutation des confins. Jusqu'à la crise, les « confins » représentaient pour moi la « frontière » au sens américain de « front pionnier », c'est-à-dire « *la limite atteinte par la mise en valeur, l'avancée des défricheurs, des colons qui viennent établir une colonie sur des terres jusque-là vides ou peu peuplées* »²². Il s'agissait de l'horizon lointain à conquérir dans le mouvement, de l'espace inconnu mais aussi d'objets, de notions et concepts à explorer. Les « confins » du confinement furent des frontières bien moins mobiles et perméables, de simples bornes d'interdiction dans l'espace et dans le temps au delà desquelles il était recommandé de ne pas

²¹ Benveniste E., 1974, *Problèmes de linguistique générale : 1965-1972*, Paris, Gallimard

²² Brunet R., Ferras R., Théry H., 1992, *Les Mots de la géographie, dictionnaire critique*, Montpellier-Paris, RECLUS-La Documentation Française

s'aventurer. Au quotidien, les bornes en question ressemblaient aux murs de nos appartements et au budget espace-temps d'une heure depuis nos domiciles. A une autre échelle, ce confinement a vu l'émergence de frontières entre Etats mais aussi entre villes et quartiers qui ont évolué au fil du temps. En même temps, ces fermetures de mondes vues depuis le balcon ou les écrans n'ont fait qu'accroître le sentiment d'enfermement, le besoin d'ailleurs **et autrement** et le goût de l'exploration...des confins.

Etranges renversements. La saturation²³ vécue et documentée dans l'espace urbain s'est emparée de nos espaces domestiques avec des conflits d'usages. Dehors, les encombrements ont disparu et les rues vides ont pu être occupé par les animaux faisant la joie des réseaux sociaux et nous obligeant à imaginer un après plus durable. L'hybridation²⁴ autrefois mise en avant pour les villes, fut d'abord celle des espaces et des temps de nos appartements avec la recherche de solutions temporaires de cohabitation : transformation de la cuisine en bureau, du salon en école, de la chambre en garderie. A cette échelle, mon éloge de l'hybridation des mondes et mes critiques sur le zoning et la Charte d'Athènes s'en trouvèrent ébranlées. J'ai fini par rêver d'un bureau isolé réservé à mes seuls travaux de réflexion et d'écriture et d'une cuisine désencombrée des dossiers. **L'espace libre** dont nous avons été privés est devenu la terre promise de la détente et de la désaturation.

Retour de la nuit apaisée. La nuit tant explorée depuis des années, cette nuit animée et colonisée par l'activité du jour a retrouvé sa dimension particulière de temps d'arrêt, de l'obscurité et du repos social à la grande satisfaction des résidents de centre-ville excédés par le bruit mais aussi de celles et ceux qui se battent contre la pollution nocturne. L'impossible est devenu réalité avec l'instauration du couvre-feu. En contrepoint, le monde de la nuit a été le secteur le plus tôt touché et sera sans doute le secteur où le dernier secteur où les contraintes seront levées.

Importance de l'espace public. Le confinement a été l'occasion d'accélérer les prises de conscience sur le respect des rythmes naturels, l'importance de l'espace public, des vides, des vacances. Depuis une année, l'espace public est devenu un enjeu central et l'objet de toutes les expérimentations : extension des terrasses, pistes cyclables temporaires, zones d'expérimentation de la fête (...).

Paradoxe nocturne. Si le confinement fut une « **nuit en plein jour** », il a également tué la nuit animée d'hier permettant le retour du silence. Si la nuit a été très touchée par les mesures sanitaires, ses acteurs ont rebondi. Les mesures sanitaires exceptionnelles ont contribué à mettre la nuit à l'agenda du jour et à faire en sorte que ses acteurs se réinventent à court, moyen et long sur des questions économiques, mais aussi éthique et environnementale, en partenariat avec les pouvoirs publics. Partout, des initiatives ont été prises²⁵ pour tenter de faire le point, proposer des outils et des actions pour répondre aux impacts de la Covid et des mesures sanitaires associées voire pour réinventer la nuit. Les ravages de la pandémie sur les nuits urbaines, la fragilisation de l'écosystème nocturne et les risques pour la ville ont obligé et permis les mobilisations locales. Dans un étrange renversement, la nuit festive dont on dénonçait les dérives essentiellement commerciales a retrouvé un peu de son image sulfureuse. Si le couvre-feu restreint notre droit à la ville, ces interdictions nous renvoient finalement à des clairs-

²³ Gwiazdzinski L. et al., 2020, *Saturations*, Grenoble, Elya

²⁴ Gwiazdzinski L., 2016, *L'hybridation des mondes*, Grenoble, Elya

²⁵ Cycle de conférences en *streaming* de Technopol, avril 2020, « États généraux du droit à la fête » et livre blanc du collectif Bar bars en décembre 2020, travaux du réseau international *Global Nighttime Recover Plan*

obscur, des ruses et transgressions que les modernes lumières métropolitaines semblaient avoir vaincues.

Petite contribution à un art du dé-confinement

Le troisième niveau de ma proposition porte sur l'esquisse d'un « art du (dé)confinement ». J'ai considéré le mot « Art » au sens d'un « *Ensemble de moyens, de procédés conscients par lesquels l'homme tend à une certaine fin, cherche à atteindre un certain résultat* »²⁶ plutôt que comme « *idéal de beauté* ». Si nous convenons que le « résultat » de cet apprentissage pourrait être la cohabitation harmonieuse avec l'ensemble du vivant dans un monde incertain, alors nous pouvons avancer « *quelques enseignements utiles au commun des mortels* ».

Premiers enseignements à méditer ensemble. L'expérience personnelle vécue, la déstabilisation positive du géographe et l'optimisme du citoyen permettent d'émettre quelques recommandations :

- **Accepter l'incertitude.** Réfléchir à la question du (dé)confinement, c'est accepter l'idée même d'un retour du risque et de la pandémie, s'inscrire dans le mouvant et l'incertitude. La pandémie a accru la nécessité de dépasser une métaphysique du stable et du permanent, pour apprendre à vivre, mais aussi à observer l'éphémère et l'instable, voire à piloter des organisations dans l'incertitude²⁷ ou en « s'arrangeant » avec elle²⁸.
- **Reconnaître la fragilité.** La crise sanitaire nous invite à mesurer la fragilité²⁹, la nôtre, celle des autres, les humains, l'ensemble du vivant et la planète toute entière. Elle nous invite à prendre soin des autres et de notre milieu commun.
- **Poser des limites.** L'instabilité nous oblige à poser des garde-fous face aux pressions et aux injonctions permanentes, pour nous adapter et ouvrir la réflexion sur les valeurs et les droits à préserver face aux tentations et aux risques du 24/7³⁰, de l'accélération³¹ ou du trop-plein³². En ce sens, les notions d'hospitalité, de droit à la ville³³, de santé, d'éthique et d'égalité sont centrales.
- **Accepter une pensée nuitale.** Il s'agit d'imaginer une « pensée nuitale » qui dépasse les réponses binaires – accélération ou ralentissement, vide ou plein -, une approche réflexive et critique qui permette de poser en permanence la question des limites à ne pas dépasser. Sans lumière, pas de nuit urbaine, mais trop de lumière tue la nuit.
- **Habiter le rythme.** La crise a rendu plus nécessaire l'intégration du temps ou plutôt la nécessité d'une approche spatio-temporelle de nos milieux. On semble prendre enfin conscience que l'espace pertinent n'est plus un espace continu des modèles géographiques classiques mais une « *topologie complexe d'espaces discontinus, disjoints, de connexions réalisant des combinaisons spatio-temporelles inédites* »³⁴. L'expérience a montré l'importance de « *Chronos* », ce temps linéaire et mesurable qui

²⁶<https://www.cnrtl.fr/definition/art#:~:text=Ensemble%20des%20productions%20artistiques%20d,pays%2C%20d'une%20civilisation.>

²⁷ Barthe Y., Callon M., Lascoumes P., *Agir dans un monde incertain : essai sur la démocratie technique*, Paris : Seuil, 2001.

²⁸ Chalas Y., Soubeyran O., « Incertitude, environnement et aménagement ». In Chalas Y., Gilbert Cl., Vinck D., *Comment les acteurs s'arrangent avec l'incertitude*, Editions des archives contemporaines, 2009, pp.135-157

²⁹ Chrétien J. L., 2017, *Fragilité*, Paris, Minuit.

³⁰ Luc Gwiazdzinski, *La Ville 24 heures sur 24 : regards croisés sur la société en continu*, op. cit.

³¹ Hartmut Rosa, *Accélération : une critique sociale du temps* [2005], trad. Didier Renault, Paris : La Découverte, 2010.

³² Yves Citton, *Pour une écologie de l'attention*, op. cit..

³³ Henri Lefebvre, 1968, *Le Droit à la ville*, Paris, Anthropos.

³⁴ Dupuy G., 1995, *Les territoires de l'automobile*, Paris, Anthropos.

s'écoule, mais aussi de « *Kairos* », le temps propice et fugace de l'occasion à saisir et du ressenti. Elle a surtout mis en avant l'expérience du « rythme » qui ne se limite pas à la définition platonicienne « d'ordre du mouvement » mais s'élargit à « manière de fluer », arrangement particulier des individus, des groupes, des organisations et des territoires. Il s'agit d'un rythme qui prenne en compte les mutations actuelles de nos modes de vie et de nos villes, qui articule l'espace et le temps dans une même respiration, de dépasser certaines tensions et contradictions, d'imaginer des cohabitations harmonieuses, en englobant le temporaire et le multiple dans une même chorégraphie urbaine. Dans le presque néologisme, dans ce mot hybride « déconfinement », co-existent à la fois « confinement » et « déconfinement ». C'est l'attente d'un **rythme**, un balancement entre la crise et la « normalité » repensée, l'intérieur et l'extérieur. La possibilité d'un rythme pour se libérer, forer pour trouver la fêlure, l'invitation au passage d'un état à l'autre. (Dé)-confiner c'est chercher le bon rythme, « l'eurythmie », mais aussi tenter de faire cohabiter tous les rythmes, les nôtres et ceux des autres, une manière de concilier différents rythmes pour « *vivre ensemble* ? » dans la cité : l'idiorythmie³⁵. Il s'agit d'habiter le temps, le rythme, le transitoire, et l'entre deux dans l'ouverture. Entre *Chronos* et *Kairos*, nous avons eu le malheur de connaître cet épisode et nous avons l'opportunité de saisir cette opportunité de repenser ensemble demain.

Un art des possibles. L'art du (dé)confinement est un art de l'ouvert, du mouvement et du bien vivre. C'est un art pour une société plurielle et créole – où des éléments hétérogènes mis en relation « s'intervalorisent », sans dégradation ou de diminution de l'être³⁶. C'est un art pour une société en mutation permanente, c'est-à-dire instable. Il est du côté de la vie et du vivant, du mouvement et du mouvant, du souple et du malléable, sans valider pour autant la « société liquide³⁷ », en posant des limites. Il permet d'imaginer un nouveau dialogue entre activités humaines et non humaines. C'est un art de « *l'exister* » – « *se tenir hors de soi, en avant de soi*³⁸ » – et de « l'ouvert », au sens que lui donne Henri Maldiney, pour qui « *l'ouvert n'est pas béance, mais patience*³⁹ ». C'est un art du risque, un art de l'aventure au sens de ce que l'on y vit et ce que l'on espère⁴⁰ : « le surgissement de l'avenir ». C'est un art de l'incertitude, des liens et des possibles rebonds. C'est aussi et surtout un acte et un art de l'ouverture, de la confiance et du courage face aux peurs et aux replis. L'art du (dé)confinement est un art des possibles.

Luc Gwiazdzinski est géographe, Professeur à l'Ecole nationale supérieure d'architecture (ENSA) de Toulouse. Ses travaux portent notamment sur les temps de la ville, les rythmes et la nuit. Il a dirigé de nombreux programmes de recherche et colloques et publié une quinzaine d'ouvrages sur ces questions parmi lesquels : *La ville 24h/24*, 2003, L'Aube ; *La nuit dernière frontière de la ville*, 2005, L'Aube ; *La nuit en questions*, L'Aube, 2005 ; *Nuits d'Europe*, 2007, UTBM ; *Chronotopies*, 2017, Elya ; *Saturations*, 2020, Elya ; *Night studies*, 2020, Elya ; *Manifeste pour une politique des rythmes*, 2021, EPFL (...)

³⁵ Barthes R., 2002, *Comment vivre ensemble. Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977)*. Paris, Seuil.

³⁶ Édouard Glissant, *Traité du Tout-Monde*, Paris : Gallimard, 1997.

³⁷ Zygmunt Bauman, *Liquid Modernity*, Cambridge: Polity Press/Malden: Blackwell, 2000.

³⁸ Henri Maldiney et al., *Existence : crise et création*, La Versanne : Encre marine, 2001.

³⁹ *Id.*, *Regard, parole, espace*, Lausanne : L'Âge d'Homme, 1973, p. 151.

⁴⁰ 21 Jankelevitch, V., 2017, *L'aventure, l'ennui, le sérieux*, Paris, Flammarion